

Thème

Bien qu'il ne fût pas encore dix heures, les employés arrivaient comme un flot sous la grande porte du ministère de la Marine, venus en hâte de tous les coins de Paris, car on approchait du jour de l'an, époque de zèle et d'avancements. Un bruit de pas pressés emplissait le vaste bâtiment tortueux comme un labyrinthe et que sillonnaient d'inextricables couloirs, percés par d'innombrables portes donnant entrée dans les bureaux.

Chacun pénétrait dans sa case, serrait la main du collègue arrivé déjà, enlevait sa jaquette, passait le vieux vêtement de travail et s'asseyait devant sa table où des papiers entassés l'attendaient. Puis on allait aux nouvelles dans les bureaux voisins. On s'informait d'abord si le chef était là, s'il avait l'air bien luné, si le courrier du jour était volumineux.

Le commis d'ordre du « matériel général », M. César Cachelin, un ancien sous-officier d'infanterie de marine, devenu commis principal par la force du temps, enregistrait sur un grand livre toutes les pièces que venait d'apporter l'huissier du cabinet. En face de lui l'expéditionnaire, le père Savon, un vieil abruti célèbre dans tout le ministère par ses malheurs conjugaux, transcrivait, d'une main lente, une dépêche du chef, et s'appliquait, le corps de côté, l'œil oblique, dans une posture roide de copiste méticuleux.

M. Cachelin, un gros homme dont les cheveux blancs et courts se dressaient en brosse sur le crâne, parlait tout en accomplissant sa besogne quotidienne : « Trente-deux dépêches de Toulon. Ce port-là nous en donne autant que les quatre autres réunis. » Puis il posa au père Savon la question qu'il lui adressait tous les matins : « Eh bien, mon père Savon, comment va madame ? »

Le vieux, sans interrompre sa besogne, répondit : « Vous savez bien, monsieur Cachelin, que ce sujet m'est fort pénible. »

Et le commis d'ordre se mit à rire, comme il riait tous les jours, en entendant cette même phrase.

La porte s'ouvrit, et M. Maze entra. C'était un beau garçon brun, vêtu avec une élégance exagérée, et qui se jugeait déclassé, estimant son physique et ses manières au-dessus de sa position. Il portait de grosses bagues, une grosse chaîne de montre, un monocle, par chic, car il l'enlevait pour travailler, et il avait un fréquent mouvement des poignets pour mettre bien en vue ses manchettes ornées de gros boutons luisants.

Il demanda, dès la porte : « Beaucoup de besogne aujourd'hui ? » M. Cachelin répondit : « C'est toujours Toulon qui donne. On voit bien que le jour de l'an approche ; ils font du zèle, là-bas. »

Mais un autre employé, farceur et bel esprit, M. Pitolet, apparut à son tour et demanda en riant : « Avec ça que nous n'en faisons pas, du zèle ? »

Puis, tirant sa montre, il déclara : « Dix heures moins sept minutes, et tout le monde au poste ! Mazette ! comment appelez-vous ça ? Et je vous parie bien que Sa Dignité M. Lesable était arrivé à neuf heures en même temps que notre illustre chef. »

Le commis d'ordre cessa d'écrire, posa sa plume sur son oreille, et s'accoudant au pupitre : « Oh ! celui-là, par exemple, s'il ne réussit pas, ce ne sera point faute de peine ! »

Et M. Pitolet, s'asseyant sur le coin de la table et balançant la jambe, répondit : « Mais il réussira, papa Cachelin, il réussira, soyez-en sûr. Je vous parie vingt francs contre un sou qu'il sera chef avant dix ans ? »

Guy de Maupassant, *L'héritage*, in *Miss Harriet*, Paris, Victor-Havard, 1884, p. 43-46.

Faits de langue : commentez et justifiez en français votre traduction des segments soulignés dans le texte.

Version

Oggi Lorenzo Contin sarebbe stato pronto a sostenere, e magari in buona fede, che il suo ufficiale Emidio Orlich era davvero morto per amore dell'Italia, e proprio di quell'Italia nella quale noi ora viviamo e di cui eravamo soldati. Un atto eroico che in qualche modo si rifletteva ancora anche su di lui, che in quell'occasione gli era stato così vicino.

Dunque la morte di Emidio Orlich operava ancora come un simbolo esemplare, se non altro su quei pochi, o su quel solo, che conservavano la possibilità di attribuirle un preciso significato. E il nazionalismo, lievito e condizione di ogni patire politico nella gente di frontiera, si preoccupava ora di apparire come un'obbedienza che si spingeva oltre i limiti del dovuto, per rafforzarsi nell'idea di essere stato una ribellione. La questione, dopo tutto, era determinante anche per me, e in quel momento.

Quando lasciai la casa di Simeone ero tutto occupato da questi pensieri ed era già buio. La gente era a cena e la marina, dalla casa di Simeone fino alla piazza, era deserta. Dalla cresta dei monti Velebiti si stava staccando una luna infoschita, greve di vapori e oppressa dall'umidità, che pareva facesse fatica a mettersi a navigare liberamente per il cielo. Il riverbero di quella luna sul mare non era argenteo e nitido, come certo più tardi sarebbe diventato, ma ancora torbido, ancora di uno sporco color oro. E insomma l'aria era pesante di scirocco: gravava sul paese, e su me che lo attraversavo andando lentamente dall'uno all'altro dei lampioni oscurati, come un motivo non ragionevole, ma sicuro, di persistente angoscia.

Lo sforzo sempre più acuto e tormentoso di trovare una relazione tra me e l'ufficiale austriaco caduto sui Carpazi nell'altra guerra, ma soprattutto di interpretare il modo della sua fine in maniera che me ne potesse derivare un ammaestramento e un indirizzo, o anche forse soltanto, ed era la cosa più vera, una specie di auspicio quasi magico per il mio futuro, usciva dunque dai limiti dell'intelligenza per diventare passione. Uno stato d'animo, così mi pareva in quel momento, che non mi avrebbe più abbandonato fino a quando non avessi preso una risoluzione.

Dalla penombra del giardinetto che costeggiava la marina, uscirono come da un agguato e vennero verso di me e verso i miei passi che erano lenti, svogliati, come impastoiati da quei pensieri, due carabinieri in servizio. Il graduato mi riconobbe e mi salutò:

“Buona sera, signor tenente. Ancora in giro a quest'ora!”

Non era né un rimprovero, né un appunto e neppure un'espressione di stupore. Era semplicemente una constatazione, espressa in tono amichevole. E tuttavia l'apostrofe mi fece trasalire, come se fossi stato sorpreso a fare qualche cosa che non dovevo.

“Ancora in giro” risposi. E accelerai il passo, mentre i due militari rientravano nell'ombra.

Ecco, era quello il mio ordine, pensai. Due carabinieri acquattati in mezzo ai cespugli. Era questa la patria? Valeva la pena che io cercassi, per essa, di dare una disciplina anche ai moti del mio cuore?

Per un attimo, fu davvero solo un attimo, quando entrai alla mensa, i colleghi che mangiavano a testa bassa attorno ai tavoli, e che alzarono il volto al mio ingresso, mi parve che avessero i visi insolenti e le uniformi sconosciute di un'armata forestiera.

Franco Vegliani, *La frontiera*, Palermo, Sellerio, 1988 [1964], p. 184-186.

Faits de langue : commentez et justifiez en français votre traduction des segments soulignés dans le texte.

INFORMATION AUX CANDIDATS

Vous trouverez ci-après les codes nécessaires vous permettant de compléter les rubriques figurant en en-tête de votre copie.

Ces codes doivent être reportés sur chacune des copies que vous remettrez.

► **Concours interne de l'Agrégation de l'enseignement public :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EAI	0429A	102	3448

► **Concours interne du CAER / Agrégation de l'enseignement privé :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EAH	0429A	102	3448